

Le Monographe

Paulin est un costaud à la barbe entortillée dont la conversation achoppe rapidement sur les monosyllabes. Cinq jours par semaine, il est photographe numérique à Paris : il joue des épaules lors de *shootings* de stars ou de conférences de presse ministérielles, et loge dans un hôtel pouilleux qui finira de passe. Le vendredi soir, il monte dans une longue Citroën CX mangée par la rouille pour rejoindre l'arrière-campagne où il se retranche chaque week-end.

Trois cents bornes plus tard, des lapins font rebondir leur queue blanche dans le faisceau des phares. Des ornières longent un bosquet de pommiers jusqu'à une mesure paysanne en pierre volcanique. Paulin pousse la porte en bois percée d'une chatière. Des poutres de deux emfans traversent la pièce basse, et on cuirait tout un cochon de lait dans la cheminée. Quand l'orage fouette le toit d'ardoise, ployant la cime des arbres, la maison évoque le refuge d'un gardien de phare à jamais éteint.

Le samedi et le dimanche, après le déjeuner, Paulin remonte son pré jusqu'aux pommiers. Il emporte le minimum : un vieux reflex Nikon, deux pellicules 100 et 200 iso, un objectif 50 mm, un 300 mm, et deux cannettes de bière.

Son chat gris grimpe à un arbre et se couche sur une branche basse. Paulin s'allonge sur le dos, ferme l'œil gauche, colle le droit au viseur, pointe l'objectif vers le ciel et s'adonne en argentique à la pêche aux nuages. Pour lui les cumulus dessinent des hommes du palais et de la rue, des animaux ordinaires, légendaires ou disparus. S'il fait chaud, Paulin rampe sous le bosquet. Parfois il sent un vaisseau battre dans la paupière de son œil clos, puis celui du viseur se ferme à son tour et, petit à petit, l'objectif de l'appareil rejoint l'oseille sauvage et les coquelicots.

L'expérience aidant, Paulin sait quelles saisons et conditions météorologiques lui offrent les meilleures chances de capturer un smoufard d'Abyssinie, une reine d'Angleterre, un chamarinque tacheté, un facteur à vélo ou un filochon d'Indre. Ses clichés, il les garde pour lui. Une fois, il en a envoyé un lot à une galerie, pour avis. On lui a répondu qu'on n'y voyait rien qu'un fog sur la Tamise à la Turner, mais sans Tamise ni Turner – ni retouche par ordinateur, seule qualité qu'on lui reconnaissait.

Paulin a déchiré la lettre. « Oui, je photographie des nuages au cinquante millimètres, et je vous emmerde. »

Son chat se prénomme Albert. Il se vautre sous la main de Paulin dans des positions impudiques mais crache à l'écho des coups de fusil des chasseurs et griffe le visiteur qui ne lui revient pas. Il a la couleur des cendres tièdes. La nuit, Albert dort en rond contre les

jambes de Paulin et, le jour, il suit son maître dans ses promenades. À l'automne, ils évitent le bois de résineux qui s'étale au-delà du pré. Un matin, le prédécesseur d'Albert n'en est ressorti que pour mourir sous un fauteuil, pissant le sang d'une volée de chevrotine.

Le lundi avant l'aurore, Paulin emplit un baquet de croquettes et un autre d'eau, prend le chat dans ses bras pour l'embrasser entre les oreilles, puis il jette un sac de voyage dans le coffre de la CX. Paulin aimerait qu'Albert reste sur le pas de la porte avec un air triste, mais non, celui-ci a déjà la truffe dans les croquettes, c'est un chat, un anarchiste de droite jouisseur et égoïste.

Paulin tire le starter et pompe sur l'accélérateur. Après une quinte humide, le moteur démarre et Paulin en reprend pour cinq jours.

À quarante ans, cette paix qu'il chaparde au bout du labour pendant quelques tours de cadran est tout ce qu'il exige de la vie. Il ne souhaite plus rien que clichetonner des personnalités figées durant la semaine et des nuages mouvants lors du week-end. Et sans doute continuerait-il ainsi jusqu'à la retraite si, par un après-midi d'octobre gris comme neige en ville, une chasse ne s'avancait pas tant. Les oiseaux se sont tus. La brume n'a pas décollé depuis le matin, autant taquiner le nuage au Nikon que le goujon dans le bassin d'Arcachon. Paulin est dans son pré, les fesses sur l'herbe humide et le dos contre un tronc. Il se dit qu'un jour il va y crever, frappé de foudre ou de pneumonie sous les pommiers. Il garde un œil sur le viseur pour le principe, seulement sa paupière aimerait se laisser tomber, et sa barbe rejoindre sa poitrine. Mais, à chaque fois que Paulin se sent sombrer pour de bon, les détonations des chasseurs reviennent lui exaspérer les tympans, et il redresse